

la douce et tranquille M^{me} Bonaparte : c'était une âme de feu, comme la sienne, que la nature avait sans doute destinée à celle d'un héros tel que lui, etc.

Je renvoie aux campagnes d'Italie pour faire voir que l'ardeur de M^{me} de Staël ne s'était pas ralentie pour n'avoir pas été partagée. Opiniâtre à ne pas se décourager, elle était parvenue plus tard à lier connaissance, même à se faire admettre ; et elle usait de ce privilège, disait l'Empereur, jusqu'à l'importunité. Il est très-vrai, ainsi qu'on l'a dit dans le monde, que le général voulant le lui faire sentir, s'excusait un jour d'être à peine vêtu, et qu'elle avait répondu, avec sentiment et vivacité, que cela importait peu, que le génie n'avait point de sexe.

M^{me} de Staël nous a transportés naturellement à son père, M. Necker. L'Empereur racontait qu'en allant à Marengo, il avait reçu sa visite à Genève ; que là il avait assez lourdement montré le désir de rentrer au ministère, désir du reste que M. de Calonne, son rival, vint aussi témoigner plus tard à Paris, avec une inconcevable légèreté. M. Necker avait ensuite écrit un ouvrage

dangereux sur la politique de la France, pays qu'il essayait de prouver ne pouvoir plus être ni monarchie ni république, et dans lequel il appelait le Premier Consul *l'homme nécessaire*.

Le Premier Consul proscrivit l'ouvrage, qui dans ce moment pouvait lui être fort nuisible ; il en livra la réfutation au consul Lebrun, qui, avec sa belle prose, disait l'Empereur, en fit pleine et prompte justice. La cotterie Necker s'en aigrit, M^{me} de Staël intrigua, et reçut l'ordre de sortir de France ; depuis elle demeura toujours une ardente et fort active ennemie. Toutefois, au retour de l'île d'Elbe, M^{me} de Staël écrivit ou fit dire à l'Empereur, lui exprimant, à sa manière, tout l'enthousiasme que venait de lui causer ce merveilleux événement ; qu'elle était vaincue, que ce dernier acte n'était pas d'un homme, qu'il plaçait dès cet instant son auteur dans le Ciel. Puis, en se résumant, elle finissait par insinuer que, si l'Empereur daignait laisser payer les deux millions déjà ordonnancés par le Roi en sa faveur, elle lui consacrerait à jamais sa plume et ses principes. L'Empereur lui fit répondre que rien ne le

flatterait plus que son suffrage ; car il appréciait tout son talent ; mais qu'en vérité , il n'était pas assez riche pour le payer tout ce prix.

Dimanche 21.

Mon nouveau logement, etc. — Description.
— Visite matinale, etc.

J'étais enfin venu dans le logement qu'on avait bâti pour me tirer de mon étuve. Sur un terrain constamment humide on avait posé un plancher de dix-huit pieds de long sur onze de large ; on l'avait environné d'un mur d'un pied d'épaisseur, formé d'une espèce de pisé ou de torchis qu'on eût pu abattre d'un coup de pied ; à la hauteur de sept pieds on l'avait abrité d'une toiture en planches recouvertes de papier goudronné : tel était l'ensemble et le contour de mon nouveau palais, partagé en deux pièces, dont l'une renfermait juste deux lits séparés par une commode, et ne pouvait admettre qu'un seul siège ; l'autre, tout à la fois mon salon et mon cabinet, avait une seule fenêtre scellée à demeure, à cause de la violence des vents et de la pluie ; à droite et à gauche d'elle deux tables à écrire pour moi et mon fils, un

canapé en face et deux sièges ; voilà tout l'emménagement et le mobilier. Qu'on ajoute que l'exposition des deux fenêtres était tournée vers un vent constamment de la même direction, et la plupart du temps au degré de tempête et vers des pluies très-communes et fort souvent battantes, qui pénétraient déjà par les ouvertures, ou filtraient par le toit et les murs avant que nous fussions venus nous y établir, et l'on aura la description complète de ma demeure.

Je venais de passer ma première nuit dans ce lieu nouveau ; je ne me portais pas bien, et le changement de lit m'avait privé de tout sommeil ; on vint me prévenir, sur les sept heures, que l'Empereur allait monter à cheval ; je répondis que, me sentant incommodé, j'allais essayer de reposer ; mais peu de minutes s'étaient écoulées que quelqu'un entrant brusquement dans ma chambre, vint ouvrir mes rideaux avec autorité, trouva mauvais que je fusse aussi paresseux, décida qu'on devait secouer ses incommodités ; puis, frappé de l'odeur de la peinture, de l'extrême petitesse du lieu, du voisinage des deux lits, pronouça qu'il ne pouvait être toléré de dormir

ainsi l'un sur l'autre, que cela devait être trop malsain, que je devais retourner au lit du cabinet topographique, qu'une fausse délicatesse ne devait pas me le faire abandonner, que si j'y gênais, on saurait bien me le dire. Ce quelqu'un, on l'a deviné, c'était l'Empereur.

Je fus bientôt, comme on le juge, en bas de mon lit, réveillé, guéri et vêtu. Toutefois il était déjà bien loin, et il me fallut le chercher dans la campagne. Après l'avoir rejoint, la conversation tomba sur la longue audience accordée la veille au gouverneur Wilks. Il s'arrêta avec beaucoup de gaieté sur la grande importance que mon ouvrage semblait m'avoir donnée à ses yeux; l'extrême bienveillance qu'il semblait lui avoir inspirée. « Du reste, continuait l'Empereur, à charge de revanche sans doute; tendresse et fraternité usuelle d'auteurs, tant qu'ils ne se critiquent pas. Et sait-il votre parenté avec le vénérable Las Cases? » J'ai répondu que je n'en savais rien; mais le général Gourgaud, qui se trouvait à l'autre côté de l'Empereur, lui a dit que oui. « Et comment le savez-vous vous-même? me dit alors l'Empereur. Ne nous faites-vous pas une his-

toire? — Sire, voici mes preuves: il y avait plus de deux cents ans que nous étions déjà en France, quand Barthélemy de Las Casas fleurissait en Espagne; mais les historiens espagnols le disent tous de la ville dont nous sortons nous-mêmes, de Séville; tous se réunissent à lui donner une ancienne naissance d'origine française, et font venir les siens en Espagne, précisément au moment où nous y avons été nous-mêmes. — Quoi donc, vous n'êtes pas Espagnol? Vous et lui vous étiez Français? — Oui, Sire. — Racontez-nous donc cela; allons, M. le donjonier, M. le détrousseur, M. le paladin; allons, rendez-vous heureux, déroulez-nous vos vieux parchemins; jouissez un peu. — Sire, un des miens suivait Henri, comte de Bourgogne, qui, à la tête de quelques croisés, alla faire la conquête du Portugal, vers l'an 1100... Il en était porte-guidon à la fameuse bataille d'Ourique, qui fonda la monarchie portugaise. Depuis, nous sommes revenus en France avec la reine Blanche, lorsqu'elle vint épouser le père de Saint Louis, Sire, voilà tout, etc., etc. »

Lundi 22 au Vendredi 26.

Lettres de l'Empereur. — M^{me} de Sévigné. — Charles XII. — Paul et Virginie. — Vertot. — Rollin. — Velly. — Garnier.

Tous ces jours ont été gâtés par des pluies presque continuelles. L'Empereur n'a pu monter à cheval qu'une fois le matin dans le parc, et tenter une seule fois après midi de franchir notre vallée accoutumée, que le temps avait rendue presque impraticable. Il n'a pas été plus possible de faire usage de la calèche; il a donc fallu se réduire à quelques tours de jardin, et partager la tristesse du temps. Nous en avons travaillé davantage; l'Empereur a pris régulièrement d'excellentes et fortes leçons d'anglais. Il passe de coutume toute la matinée à lire; il lit de suite des ouvrages entiers fort considérables, sans s'en trouver nullement fatigué; il m'en lisait toujours quelque peu avant que de se mettre à l'anglais.

C'étaient les *Lettres de M^{me} de Sévigné*, dont le style est si coulant, et peint si bien les mœurs du moment. Lisant la mort de Turenne et le procès de Fouquet, il observait, pour celui-ci, que

(Janv. 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 199
l'intérêt de M^{me} de Sévigné était bien chaud, bien vif, bien tendre pour de la simple amitié.

C'était *Charles XII*, dont il lisait la défense contre les Turcs, dans sa maison de Bender; il ne pouvait s'empêcher de rire et de répéter avec eux: *Tête de fer! Tête de fer!* Il me demandait si on était bien d'accord sur la nature de sa mort. Je lui disais tenir de la propre bouche de Gustave III, qu'il avait été assassiné par les siens: Gustave l'avait visité dans son caveau; la balle était d'un pistolet, elle avait été tirée de près et par derrière, etc., etc. Au commencement de la révolution, j'avais connu beaucoup Gustave III aux eaux d'Aix-la-Chapelle, et quoi que je fusse bien jeune alors, j'avais eu plus d'une fois l'honneur de sa conversation; il m'avait même promis de me placer dans sa marine, si nos affaires de France tournaient mal.

Un autre jour, c'était *Paul et Virginie* que lisait l'Empereur; il en faisait ressortir les endroits touchans, ceux-là étaient toujours simples et naturels; ceux où abondaient le pathos, les idées abstraites et fausses, tant à la mode lorsque l'ouvrage fut publié, étaient tous

froids, mauvais, manqués. L'Empereur disait avoir été fort engoué de cet ouvrage dans sa jeunesse; mais il ne pardonnait pas à son auteur d'avoir mystifié sa générosité. « A mon retour de l'armée d'Italie, disait-il, Bernardin de Saint-Pierre vint me trouver et me parla presque aussitôt de ses misères; moi qui, dans mes premières années, n'avait rêvé que Paul et Virginie, flatté d'ailleurs d'une confiance que je croyais exclusive et que j'attribuais à ma grande célébrité, je m'empressai de lui rendre sa visite, et laissai sur un coin de sa cheminée, sans qu'on eût pu s'en apercevoir, un petit rouleau de vingt-cinq louis. Mais quelle fut ma honte, quand je vis chacun rire de la tournure délicate que j'avais cru nécessaire d'employer. Je lui en ai toujours conservé un peu de rancune. Il n'en avait pas été de même de ma famille; Joseph lui faisait une forte pension, et Louis lui donnait sans cesse. »

Mais si l'Empereur aimait Paul et Virginie, il riait de pitié, disait-il, des *Études de la Nature*, du même auteur. Bernardin, observait-il, bon littérateur, était à peine géomètre; ce dernier ou-

vrage était si mauvais, que les gens de l'art dédaignaient d'y répondre; Bernardin en jetait les hauts cris. Le célèbre mathématicien Lagrange répondait toujours à ce sujet, en parlant à l'Institut: « Si Bernardin était de notre classe, s'il parlait notre langue, nous le rappellerions à l'ordre; mais il est de l'Académie, et son style n'est pas de notre ressort. » Bernardin se plaignant un jour, comme de coutume, au Premier Consul, du silence des savans à son égard, celui-ci lui dit: « Savez-vous le calcul différentiel, M. Bernardin? — Non. — Eh bien, allez l'apprendre, et vous vous répondrez à vous-même. » Plus tard, étant Empereur, toutes les fois qu'il l'apercevait, il avait coutume de lui dire: « M. Bernardin, quand nous donneriez-vous des Paul et Virginie ou des *Chaumière Indienne*? Vous devriez nous en fournir tous les six mois. »

En lisant les *Révolutions romaines de Vertot*, que l'Empereur estimait fort d'ailleurs, il en trouvait les harangues délayées. C'est la plainte constante de l'Empereur contre tous les ouvrages qu'il rencontre; cela avait été aussi, disait-il, son défaut à lui-même dans sa jeunesse;

assurément il s'en est bien corrigé depuis. L'Empereur s'est amusé à rayer au crayon les phrases parasites qu'il condamnait dans Vertot : il est sûr qu'avec ces suppressions, l'ouvrage présentait en effet bien autrement de la force, de l'énergie et de la chaleur. « Ce serait un » travail bien précieux et bien goûté sans » doute, disait-il, que de se dévouer à » réduire ainsi, avec goût et discernement, les principaux ouvrages de notre » langue. Je ne connais guère que Montesquieu, observait-il, qui pût échapper » à ces réductions. » Il parcourait souvent Rollin, et le trouvait diffus et trop bonhomme. Crévier, son continuateur, lui semblait détestable. Il se plaignait de nos matériaux classiques et du temps que de si mauvais livres faisaient perdre à la jeunesse. C'est qu'ils étaient composés par des rhéteurs, de simples professeurs, et que ces sujets immortels, la base de nos connaissances dans la vie, eussent dû être, disait-il, présentés, écrits et rédigés par des hommes d'État et des hommes du monde. L'Empereur avait, à ce sujet, des idées très-heureuses; le temps seul lui avait manqué pour les faire exécuter.

L'Empereur était encore moins satisfait de nos histoires de France; il n'en pouvait lire aucune : *Velly* était plein de mots, et vide de choses; ses continuateurs étaient encore pire. « Notre » histoire, disait-il, devait être en quatre » ou cinq volumes ou en cent. » Il avait connu *Garnier*, le continuateur de *Velly* et de *Villaret*; il demeurait tout près de la Malmaison. C'était un bon vieillard octogénaire qui occupait un entresol sur le chemin, avec une petite galerie. Frappé de l'empressement affectueux que témoignait ce bon vieillard toutes les fois que passait le Premier Consul, celui-ci s'informa qui ce pouvait être. Apprenant que c'était *Garnier*, il expliqua son empressement. « Il pensait, sans » doute, disait gaiement l'Empereur, qu'à » titre d'historien, le Premier Consul » était de son domaine; seulement il » devait s'étonner de retrouver des » Consuls où il était habitué à voir des » Rois. » Et c'est ce que lui dit en riant le Premier Consul, qui le fit appeler un jour, et lui donna une forte pension. « Le bonhomme, disait l'Empereur, dans » sa reconnaissance, eût écrit depuis cet

» instant volontiers et du fond de son
» cœur tout ce qu'on eût voulu. »

Samedi 27.

Difficulté vaincue. — Dangers personnels de l'Empereur à Eylau, à Iéna, etc. — Troupes russes, autrichiennes, prussiennes. — Jeune Guibert. — Corbineau. — Maréchal Lannes. — Bessières. — Duroc.

Sur les cinq heures, l'Empereur est sorti en calèche; la soirée était fort belle, nous allions fort vite, et l'espace à parcourir est fort court. L'Empereur a fait ralentir dans l'intention de l'allonger. Comme nous rentrions, jetant les yeux sur le camp, dont nous n'étions séparés que par le ravin, il a demandé pourquoi on ne franchissait pas cet espace, qui doublerait notre promenade. On a répondu que c'était impossible, et nous continuions de rentrer; mais comme réveillé tout à coup par ce mot *impossible*, qu'il a si souvent dit n'être pas français, il a ordonné d'aller reconnaître le terrain; nous avons tous mis pied à terre; la calèche seule a continué vers le point difficile; nous l'avons vu franchir les obstacles, et nous sommes rentrés triomphants, comme si nous venions de doubler nos possessions.

Pendant le dîner et après, on a parlé de divers faits d'armes. Le Grand-Maréchal disait que ce qui l'avait le plus frappé dans la vie de l'Empereur, était le moment, à Eylau, où, seul avec quelques officiers de son Etat-Major, il se trouva presque heurté par une colonne de quatre à cinq mille Russes: l'Empereur était à pied, le prince de Neuchâtel fit aussitôt avancer les chevaux; l'Empereur lui lance un regard de reproche, donne l'ordre de faire avancer un bataillon de sa garde, qui était assez loin en arrière, et demeure immobile, répétant plusieurs fois, à mesure que les Russes approchaient: « *Quelle audace! Quelle audace!* » A la vue des grenadiers de la garde, les Russes s'arrêtèrent net. « Il était plus » que temps, disait Bertrand; l'Empereur n'avait pas bougé; tout ce qui » l'entourait avait frémi. »

L'Empereur avait écouté ce récit sans aucune observation; mais il a ensuite ajouté qu'une des plus belles manœuvres qu'il se rappelait, était celle qu'il avait exécutée à Eckmühl. Malheureusement il n'en a point dit davantage, et n'a rien détaillé. « Le succès à la guerre,

» a-t-il continué, tient tellement au coup-
 » d'œil et au moment, que la bataille
 » d'Austerlitz, gagnée si complètement,
 » eût été perdue si j'eusse attaqué six
 » heures plus tôt. Les Russes s'y mon-
 » trèrent des troupes excellentes qu'on
 » n'a jamais retrouvées depuis : l'armée
 » russe d'Austerlitz n'aurait pas perdu la
 » bataille de la Moscowa.

» Marengo, continuait l'Empereur,
 » était la bataille où les Autrichiens
 » s'étaient le mieux battus; leurs troupes
 » s'y étaient montrées admirables; mais
 » leur valeur s'y enterra : on ne les a
 » plus retrouvés depuis.

» Les Prussiens n'ont pas fait à Iéna
 » la résistance qu'on attendait de leur
 » réputation. Du reste les multitudes de
 » 1814 et de 1815 n'étaient que de la
 » canaille auprès des vrais soldats de
 » Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna.

La veille d'Iéna, l'Empereur disait
 avoir couru le plus grand danger; il eût
 pu disparaître pour ainsi dire sans qu'on
 connût bien sa destinée : il s'était appro-
 ché, durant l'obscurité, des bivouacs
 ennemis pour les reconnaître; il n'avait
 avec lui que quelques officiers. L'idée
 qu'on se faisait de l'armée prussienne

tenait tout le monde en alerte; on
 croyait les Prussiens disposés surtout
 aux attaques de nuit. L'Empereur en
 revenant, reçut le coup de fusil de la
 première sentinelle de son camp; ce
 fut un signal pour toute la ligne; il n'eut
 d'autre ressource que de se jeter à plat
 ventre, jusqu'à ce que la méprise fut
 reconnue; encore toute sa crainte était-
 elle que la ligne prussienne, dont il était
 fort près, n'en fit alors autant.

A Marengo, les soldats autrichiens
 avaient bien conservé le souvenir du
 vainqueur de Castiglione, d'Arcole et
 de Rivoli; son nom était bien quelque
 chose sur leur esprit; mais ils étaient
 loin de le croire présent; ils le croyaient
 mort; on avait pris soin de leur per-
 suader qu'il avait péri en Egypte; que
 ce Premier Consul dont on leur parlait,
 n'était que son frère. Ce bruit s'était
 tellement accrédité partout, que Napo-
 léon fut dans l'obligation de se montrer
 publiquement à Milan pour le détruire.

L'Empereur, passant ensuite à un
 grand nombre d'officiers et de ses aides-
 de-camp, leur distribuait couramment
 le blâme et la louange; il les connaissait
 tous à fond. Deux des circonstances,

disait-il, qui l'avaient le plus affecté sur les champs de bataille, avaient été la mort du jeune *Guibert* et celle du général *Corbineau* : un boulet, à Aboukir, avait percé la poitrine du premier, de part en part, sans l'achever; l'Empereur, après lui avoir adressé quelques paroles, s'était vu contraint, par la force de ses propres sensations, de s'éloigner. L'autre avait été enlevé, roulé, réduit à rien par un boulet, à Eylau, sous les yeux de l'Empereur, comme il achevait de lui donner des ordres, etc., etc.

L'Empereur citait aussi les derniers momens du maréchal *Lannes*, ce valeureux duc de Montébello, si justement appelé le *Roland de l'armée*, qui, visité par l'Empereur, sur son lit de mort, semblait oublier sa situation pour ne s'occuper que de celui qu'il aimait par-dessus tout. L'Empereur en faisait le plus grand cas. « Il n'avait été long-temps qu'un sabreur, disait-il; mais il était devenu du premier talent. » Quelqu'un a dit alors qu'il serait curieux de connaître quelle conduite il eût tenue dans ces derniers temps. « Nous avons appris à ne jurer de rien, disait l'Empereur. » Toutefois je ne pense pas qu'il eût été

» possible de le voir manquer à l'honneur et au devoir. D'ailleurs il est à croire qu'il n'aurait pas existé; brave comme il l'était, il est indubitable qu'il se fût fait tuer dans les derniers temps, ou du moins qu'il eût été assez blessé pour se trouver à l'écart, hors du centre et de l'influence des affaires. Enfin, s'il eût été disponible, il était de ces hommes à changer la face des affaires par son propre poids et sa propre influence. »

L'Empereur vint ensuite à *Duroc*, sur le caractère et la vie privée duquel il s'arrêta long-temps. « *Duroc*, concluait-il, avait des passions vives, tendres et secrètes qui répondaient peu à sa froideur extérieure. J'ai été long-temps avant de le savoir, tant son service était exact et régulier; ce n'était que quand ma journée était entièrement close et finie, quand je reposais déjà, que la sienne commençait. Le hasard seul ou quelque accident ont pu me le faire connaître. *Duroc* était pur et moral, tout à fait désintéressé pour recevoir, extrêmement généreux pour donner. »

L'Empereur disait qu'en ouvrant la

campagne de Dresde, il avait perdu deux hommes bien précieux, et cela, observait-il, le plus bêtement du monde: c'étaient *Bessières* et *Duroc*. Il affectait en ce moment d'en parler avec un stoïcisme qu'on s'apercevait bien n'être pas naturel. Quand il alla voir *Duroc*, après son coup mortel, il essaya de lui donner quelques espérances; mais *Duroc*, qui ne s'abusait pas, ne lui répondit qu'en le suppliant de lui faire donner de l'opium. L'Empereur, trop affecté, ne put prendre sur lui de rester long-temps, et se déroba à ce déchirant spectacle. Alors l'un de nous lui a rappelé que revenu d'auprès de *Duroc*, il se mit à se promener seul devant sa tente; personne n'osait l'aborder. Cependant on avait des mesures essentielles à prendre pour le lendemain; on se hasarda donc à venir lui demander où il fallait placer la batterie de la garde. *A demain tout*, fut la réponse de l'Empereur. A ce ressouvenir l'Empereur avec affectation a parlé brusquement d'autre chose.

Duroc fut une de ces personnes dont on ne connaît le prix qu'après l'avoir perdue: telle a été, après sa mort, la

phrase de la cour et de la ville, le sentiment unanime partout.

Duroc était natif de Nancy, département de la Meurthe. On doit avoir lu plus haut l'origine de sa fortune: Napoléon l'avait trouvé au siège de Toulon, et s'y intéressa tout d'abord. Depuis il s'y était attaché chaque jour davantage, et l'on pourrait même dire qu'ils ne s'étaient plus quittés. J'ai dit ailleurs avoir entendu de l'Empereur que, dans toute sa carrière, *Duroc* seul avait possédé sa confiance aveugle et reçu tous ses épanchemens. *Duroc* n'était pas brillant; mais il avait un excellent jugement, et rendait des services essentiels que sa modestie et leur nature laissaient peu connaître.

Duroc aimait l'Empereur pour lui-même; c'était à l'homme privé surtout qu'il portait son dévouement, bien plus qu'au monarque. En recevant et accueillant les sensations intimes du prince, il avait acquis le secret, peut-être le droit de les adoucir et de les diriger: combien de fois n'a-t-il pas dit à l'oreille de gens consternés par la colère de l'Empereur! «Laissez-le aller: il dit ce qu'il sent, non ce qu'il pense, ni ce

» qu'il fera demain. » Quel serviteur ! quel ami ! quel trésor que celui-là ! Que d'éclats il a arrêtés ! que d'ordres reçus dans le premier mouvement, qu'il n'a pas exécutés, sachant qu'on lui en saurait gré le lendemain ! L'Empereur s'était fait à cette espèce d'arrangement tacite, et ne s'en abandonnait que davantage à cette explosion qu'arrache parfois la nature, et qui soulage par son épanchement.

Duroc périt de la manière la plus malheureuse, dans un moment bien critique, et sa mort fut encore une des fatalités de la carrière de Napoléon.

Le lendemain de la bataille de Wurchem, sur le soir, le léger combat de Reichenbach venait de finir ; tous les coups avaient cessé. Duroc, du haut d'une éminence, et causant avec le général Kirchner, observait à l'écart la retraite des derniers rangs ennemis. Une pièce fut ajustée sur ce groupe doré, et le fatal boulet fit périr les deux généraux*.

* Le général Kirchner était officier du génie, très-distingué, beau-frère du maréchal Lannes, qui l'avait choisi sur son courage et sa capacité.

Duroc influait plus qu'on ne pense sur les déterminations de l'Empereur ; sa mort a peut-être été, sous ce rapport, une calamité nationale. On a des raisons de croire que s'il eût vécu, l'armistice de Dresde, qui nous a perdu, n'aurait pas eu lieu ; on eût poussé jusqu'à l'Oder et au-delà, alors les ennemis eussent accédé dès cet instant à la paix, et nous eussions échappé à leurs machinations, à leurs intrigues et surtout à la longue, basse et atroce perfidie du cabinet autrichien qui nous a perdus.

Plus tard, Duroc eût encore influé sur d'autres grands événemens, et fait prendre sans doute une autre face aux affaires. Enfin, plus tard encore, lors de la chute de Napoléon, Duroc n'eût certainement pas séparé ses destinées de celles de l'Empereur. Duroc se fût trouvé avec nous à Sainte-Hélène ; et ce seul secours eût suffi peut-être pour contrebalancer en Napoléon tous les horribles tourmens dont on prétendit l'abreuver.

Bessières, du département du Lot, fut jeté par la révolution dans la carrière des armes : il débuta par être simple soldat dans la garde constitutionnelle

de Louis XVI. Devenu plus tard officier de chasseurs, des actes d'une bravoure personnelle, extraordinaire, attirèrent l'attention du général en chef de l'armée d'Italie, qui, lorsqu'il créa ses Guides, choisit Bessières pour les commander. Voilà les commencemens de Bessières et l'origine de sa fortune. A compter de cet instant, on le retrouve toujours, à la tête de la garde du Consul ou de la garde impériale, dans des charges de réserve décidant la victoire ou recueillant ses fruits. Son nom se rattache noblement à toutes nos belles batailles.

Bessières grandit avec l'homme qui l'avait distingué, et reçut une part abondante des faveurs que répandit l'Empereur : il fut fait Maréchal d'Empire, duc d'Istrie, colonel de la cavalerie de la garde, etc., etc., etc.

Ses qualités se développant avec les circonstances, le montrèrent toujours à la hauteur de sa fortune : on vit Bessières constamment bon, humain, généreux ; d'une loyauté, d'une droiture antiques ; soldat, homme de bien et citoyen honnête homme. Il employa souvent sa haute faveur à des services et à des obligeances spéciales, même en dépit

d'opinions contraires. Je connais des gens qui, s'ils veulent être reconnaissans, le répéteront avec moi, et pourront certifier en lui des sentimens bien noblement hauts.

Bessières était adoré de la garde, au milieu de laquelle il passait sa vie. A la bataille de Wagram, un boulet le renversa de son cheval, sans lui causer d'autre dommage. Ce fut un cri de douleur dans toute la garde ; aussi Napoléon lui dit-il en le retrouvant : « Bessières, le boulet qui vous a frappé a fait pleurer toute ma garde ; remerciez-le, il doit vous être bien cher. »

Moins heureux à l'ouverture de la campagne de Saxe, la veille même de la bataille de Lutzen, dans une circonstance assez insignifiante, s'étant porté en avant au milieu des tirailleurs, il y fut frappé dans la poitrine d'un boulet qui le renversa mort. Il avait vécu comme Bayard, il mourut comme Turenne.

J'avais conversé avec lui bien peu de temps avant ce funeste événement. Le hasard nous avait réunis tête à tête en loge particulière au théâtre, où, après avoir causé des affaires qui l'affectaient fort, car il idolâtrait la patrie, son der-